

DOSSIER DE PRESSE

BLA CINIMA

un film de Lamine Ammar-Khodja



FICHE TECHNIQUE

- . Titre original : BLA CINIMA
English title : Straight from the street
- . Genre : Documentaire
Gender : Documentary
- . Format de tournage / Shooting format : HD
- . Durée / Length : 82 minutes
- . Langues des dialogues : Arabe dialectal
- . Sous-titres : Français et Anglais
Subtitles : French and English
- . Support de projection / screening : Blue-ray, DCP, .mov, DVD
- . Année : 2014
- . Format : 16/9 - Couleur
- . Stéréo/ 5.1



Équipes techniques / technical crew

. Production / produced by

Marie- Odile Gazin . The Kingdom

Julie Nguyen Van Qui . assistante de production

. Réalisateur / directed by

Lamine Ammar-Khodja

. IMAGE / photography

Sylvie petit

. Son / Sound

Lamine Ammar-Khodja

. Montage / edited by

Francine Lemaitre

. Montage son et mixage / Sound editor and sound re-recorder mixer

Jean- Barthélemy Velay

. Etalonnage/

Pierre Sudre

Synopsis

Meissonier, Alger centre, sur la placette en face du cinéma fraîchement rénové Sierra Maestra, le cinéaste se mêle aux gens du quartier pour parler avec eux de cinéma. Attentif à ce qu'ils peuvent lui raconter de leur vécu, il se laisse très vite porter par les rencontres spontanées et les situations improvisées. Le film dresse un portrait vivant de la ville et propose en filigrane une réflexion sur la place du cinéma en Algérie.



Note d'intention



La placette

Elle doit bien avoir un nom mais tout le monde l'appelle la placette. C'est un triangle situé au croisement de deux routes étroites. On est à Alger centre. Dans le quartier populaire de Meissonnier.

La petite place est divisée en deux. D'un côté, il y a les hommes, de l'autre les femmes. Au milieu, un passage très fréquenté, bordé par des colonnes grecques. Ça fait très théâtre.

L'activité sur la place commence très tôt le matin. Deux jeunes gamins viennent poser un cageot rempli de poussins. C'est 15 dinars l'unité. Les écoliers, avant d'aller à l'école, viennent regarder et caresser ces petits volatiles qui ne voleront jamais.

Quelques vieux sont déjà là pour ouvrir la journée. Trois du côté des hommes. Deux du côté des femmes. Certains iront jusqu'au coucher du soleil. C'est un dur métier que la retraite.

Il y a un petit vent sur la placette et les petits drapeaux algériens accrochés en guirlande virevoltent précieusement.

Un jeune type, le jean délavé, la veste crasseuse, ouvre la porte des toilettes publiques pour en sortir une table. Le tag « excusez-nous de vivre » se découpe en deux. Il prend son équipement et va l'installer à côté des cinq marches qui mènent au théâtre (notre petite placette grecque). Le type en question, c'est le vendeur de pop corn. À côté de lui, il y a un noir subsaharien que tout le monde appelle « nigrou » Lui, c'est le cordonnier. Accroupi, il voit passer les chaussures d'un groupe de jeunes qui vont s'installer sur un banc de la placette. C'est le début de la journée.



Lieu de tournage unique

Cette placette est notre petit théâtre. On la transforme en plateau de cinéma. C'est notre unique lieu de tournage. On y revient quotidiennement tout au long du film pour rencontrer les gens, tisser des liens avec eux et les faire personnages de notre film.

Par ma petite expérience du terrain, j'ai remarqué qu'il est inutile d'essayer de faire parler les gens directement de leur vécu. Par exemple, demandez à un Algérien ce qu'il pense du maire de la ville et il vous regardera suspicieusement en vous demandant qui vous êtes. Demandez lui depuis quand les toilettes publiques n'ont pas été nettoyées et il vous parlera à coup sûr de la mairie qui ne fait pas son travail.

Aussi, aborder les gens avec pour prétexte de parler de cinéma, est une manière détournée de signifier qu'on arrive avec le drapeau blanc. Bien sûr, nous retombons sur nos pattes indéniablement, puisqu'en devenant acteurs, les personnes abordées vont devenir personnages et porter le film. Quant à moi, je ne suis qu'un acteur de plus qui tout comme le spectateur assiste au film en train de se faire. Et le vendeur de pop corn n'est pas là pour nous contredire.

En somme, le cinéma se passe dans la rue et avec les gens.



Sierra Maestra

Sur la placette, il y a aussi une grande salle de cinéma. La salle « Sierra Maestra » qui a pris ce nom lors de la visite de Castro à Alger, venu rencontrer Houari Boumediene en 72. Avant, elle s'appelait « Hollywood. »

De l'extérieur, c'est une façade vitrée. La nouvelle mode des bâtiments à Alger. Quand on y entre, on sent un vide qui fait froid dans le dos. Fruit du contraste avec la vie qui grouille dehors. Ici, tout a l'air statique. On peut voir des photos de l'inauguration avec quelques personnalités politiques. La programmation ? Le film « The Artist » Une séance à 13h et une autre à 15h. Un spectacle de clowns dans une semaine et celui d'un magicien prévu samedi prochain (le week-end).

Pourtant la salle est magnifique. Environ 300 places. Liftée de A à Z, elle a rouvert ses portes depuis deux ans. Elle fait partie du plan de rénovation du ministère de la Culture.

Hamid, gardien du lieu, un cinquantenaire désabusé, arbore une tête de vieux de soixante ans. C'est la vieille école comme on dit. Avec le rendement de la salle, il a du temps devant lui. Alors il fait le parking. Il bouge les barrières amovibles et moyennant quelques sous, il autorise quelques privilégiés à se garer à côté du cinéma. Il traîne sur la placette, regarde les filles passer, fait des commentaires sur tout et tout le monde. Un brin misanthrope. Il regarde tout ce qui l'entoure avec beaucoup d'ironie. Pour lui, tout est foutu. Il ferme et ouvre les portes du cinéma.

Prémisse de Sans Cinéma

À mon sens, cette salle de cinéma représente tout le paradoxe du cinéma algérien officiel. Délaissée par le public, l'ambiance y est morne et elle est réduite à n'être qu'un lieu de

rencontre pour les couples qui viennent se bécoter même pas le temps d'un film (ils sortent souvent au bout de trente minutes).

Elle est la façade officielle d'un ministère qui voudrait que tout aille bien et qui aimerait croire en un cinéma de demain. À croire qu'il suffit de rénover les salles pour relancer le cinéma.



Dualité entre la vie officielle et la vie de tous les jours

« Tout ce qui sort de la rue est faux, c'est à dire littérature. »

Il m'a toujours semblé que filmer Alger avec un trépied est profondément inadéquat. Non pas par idéologie esthétique, mais par ressenti de la vie au quotidien. La vie grouille dans la rue et l'œil s'attache à mille choses en mouvement. Vendeur de poussins, aliénés en grande discussion, troubadours de passage, flics paranoïaques en vadrouille, vendeur de persils à la voix éraillée, vieux joueurs de dominos en train de s'engueuler, dragueurs en action, jeunes filles en fuite, buveurs de café méditatifs, femmes en messes basses, couples fatigués à la sortie du cinéma, commentaires des voisins du troisième étage, éboueurs en train de se plaindre, et on peut continuer longtemps comme ça. Il y a là de quoi construire un conte urbain et réaliste car tout est émerveillement pour qui aime regarder.

Voilà donc mon petit manifeste esthétique :

- Tous les plans dans la rue sont en caméra épaule
- Tous les plans à l'intérieur du cinéma sont sur trépied.

Ces deux niveaux d'image sont là pour souligner au spectateur les deux ambiances qui se côtoient mais qui restent imperméables l'une à l'autre. Il y a quelque chose de mathématique là-dedans. Quelque chose qui obéirait à ces deux équations :

Fixe = statue = cinéma officiel

Mouvement = vie = cinéma (tout court)

Filmer dehors les rencontres spontanées c'est que l'enjeu du film est de montrer que le véritable cinéma se passe du côté de la vie, c'est à dire dans la rue. Il s'agit de faire sortir le cinéma de la salle de cinéma, c'est à dire de l'institution.

Note :

Je rajoute cette petite note seulement pour signaler que selon moi la seule personne qui a vraiment réussi à bien filmer la rue et à rendre toute la vitalité de la ville d'Alger, c'est le cinéaste Mohamed Zinet. Le film lui est dédié.

Biographie

Lamine Ammar-Khodja est né à Alger en 1983, et a grandi dans sa banlieue, à Bab Ezzouar. En 2003, il est parti en France faire ses études. Il réalise un triptyque de courts-métrages : *Alger moins que zéro*, *'56 Sud*, *Comment recadrer un hors-la-loi en tirant sur un fil*. Son premier long métrage *Demande à ton ombre* est sélectionné au FID Marseille 2012 et reçoit le Prix Premier.

Filmographie/ Filmography

2014 : *Bla cinema*

2013 : *Chroniques*

2012 : *Demande à ton ombre*

2011 : *Alger moins que zéro* (16min)

2010 : *'56 SUD* (17min)

2010 : *Comment recadrer un hors-la-loi en tirant sur un fil* (21min)

Festivals

- Compétition internationale Entrevues Belfort 2014
- Rencontres du cinéma de Manosque
- FIDADOC (Agadir - Maroc) Prix coup de cœur de TVM2
- PCMMO [10e édition du Panorama des cinémas du Maghreb et du Moyen-Orient](#)
- Aflam diffusion des cinémas arabes
- Soleluna festival (Italie)
- Images en bibliothèque / mois du film documentaire
- Opens dors Locarno 2015
- Viennale (Autriche) Austrian Première
- Compétition internationale Abruzzo doc fest (prix Viastica Vivino)- . 31st Alexandria Film Festival for Mediterranean Countries, Egypt 2015-06-17
- Les treizièmes rencontres cinématographiques de Bejaïa, Algérie 2015 - Festival des Cinémas d'Afrique du Pays d'Apt, Apt 2015-
- 33 éme Torino Film Festival, Turin 2015
- The Sole Luna Doc Film Festival Treviso 2015 (Italie)-
- 45 th international film festival de Rotterdam, 2016
- Caravan des cinémas d'Afrique, Ste foy les fions, 2016
- La Saison du documentaire à Montpellier (France) 2015
- Festival des Nouveaux Cinémas Documentaires, Belleville en vue,Paris (2015)
- Semaine de l'Algérie/ Trace de vie 2015,Clermond-ferrand
- Mois du film Documentaire en Ile et Vilaine,2015
- Cinemaginaire, Perpignan 2016
- Les Journées Cinématographiques de Carthage, 2015
- Festival des cinémas d'Afrique de Besançon, 2015

- Maghreb des films, paris 2015
- Projection au *Théâtre Toursky, Marseille 2016*
- SalinaDocFest - Festival of Narrative Documentary, the biggest festival, Seville 2016

- Durban film festival, Durban 2016

CONTACT :

PRODUCTRICE : Marie Odile Gazin
The Kingdom 19 avenue d'Italie 75013 Paris
Tél : 06 51 22 77 20 & 01 46 63 77 13
mogazin@hotmail.fr

Contact copie : Marilou Gautier
The Kingdom : 19 avenue d'Italie 75013 Paris
Tel : 066577948
Distrib.thekingdom@gmail.com

Réalisateur : Lamine Ammar-Khodja
Tel : 0602055741
aklamine@hotmail.com



Articles sur le film :

Bla Cinema (Sans cinéma) de Lamine Ammar-Khodja

Cet article a été initialement publié sur africultures.com, que nous vous invitons à visiter.

Avec *Bla Cinema*, Lamine Ammar-Khodja poursuit une démarche de cinéma originale et personnelle qui compte dans le cinéma algérien. Acclamé dans de nombreux festivals, le film est une nouvelle démonstration de la recherche commune à de jeunes documentaristes de trouver la bonne distance pour laisser le réel se révéler sans trop peser de leur intention.

« Observe dans la rue, à la tombée du soir, les visages des hommes et des femmes – quelle grâce et quelle douceur ils révèlent ».

Léonard de Vinci, *Carnets*

Il y a une façon d'approcher les gens qui met en avant leur dignité, leur beauté. C'est une question de distance et d'angle de caméra, de cadrage, de décor, de lumière, mais c'est aussi une question de relation. Le documentaire, cela devrait être ça : donner une chance au réel, le laisser prendre le dessus sur l'intention du réalisateur, se laisser bousculer par ce qui surgit, avoir la patience d'attendre ce surgissement, et le permettre par la confiance établie avec le temps et l'honnêteté du positionnement.

Voilà donc que lorsque Lamine Ammar-Khodja, accompagné de Sylvie Petit à la caméra, se poste avec son gros micro et ses écouteurs sur une placette du quartier Meissonier à Alger, lieu de rencontre des habitants de ce quartier populaire, le surgissement du réel se fait sans tambours ni trompettes : il est dans la simplicité des mots, des regards, des silences. Il est dans la sincérité partagée du réalisateur et de ceux qu'il filme. Il est dans l'attention aux détails, à la magie de

l'incertain. Il est dans l'écoute du quotidien, du non-dit, des doutes, des blessures, des manques. Il est dans le temps laissé à l'interlocuteur. Il est dans les failles, dans les écarts, dans ces vides sur lesquels le spectateur est invité à construire une relation avec son propre vécu. C'est alors que surgit la clef du cinéma : l'émotion.

Bla Cinema est un film profondément émouvant. C'est paradoxalement ce constat de l'indifférence des Algérois face au cinéma qui restaure le cinéma dans leur vie : si la salle rénovée du Sierra Maestra reste désespérément vide en dehors des couples qui vont y chercher un peu d'intimité et d'édifiantes animations enfantines, ces Algérois qui ont l'habitude de s'asseoir sur les bancs de la placette située devant ce cinéma, et de qui le cinéma algérien ne donne jamais de représentation, deviennent acteurs d'un cinéma de la vie, de leur vie, de celle de leur pays.

« Je fais un film sur le cinéma » : les interlocuteurs retenus par Lamine et Sylvie se méfient de la télé, posent à leur manière la question de la langue utilisée ou celle des valeurs colportées, disent leur passion pour les séries turques, pour ce qui est nouveau, ou bien leur nostalgie des grands films d'autrefois. Et très vite, ils se saisissent de l'occasion pour dire ce qu'ils ont sur le cœur, leurs rêves et leurs problèmes : le logement, la vie chère, la nécessité de l'informel pour s'en tirer, les islamistes...

Une fois l'ambiguïté levée sur le but recherché par Lamine et Sylvie et qu'il a été clairement posé qu'en se mettant à l'écoute durant dix jours du matin au soir sur la placette, cela n'a rien à voir avec un reportage télé qui fait toujours rapide, une confiance se bâtit qui ouvre la parole, même si cela ne se fait dans un pays qui se retient. Cette parole peut être un discours, occasion de dire sa frustration ou sa colère en termes politiques, ou bien une intimité, un partage de vécu.

Délicatement monté, le film oscille entre ces deux axes. Son départ reste cependant le cinéma, et le rapport à l'image puisque la peur est le détournement et que le constat est l'invisibilité.

Certaines femmes refuseront ainsi d'apparaître à l'écran tandis que l'on entend leur voix qui veut quand même dire les choses. C'est alors que le film bascule du sujet cinéma au sujet société, tant l'un appelle l'autre, et que les femmes s'expriment davantage, tant elles ont à faire comprendre.

De témoignage en réflexion, de coup de gueule en souvenir, c'est une société qui se révèle peu à peu, dans toutes ses facettes, dans toutes ses énergies, selon un montage soigneusement travaillé qui dessine une sorte de ligne mélodique. Si bien que lorsque dans un cocasse intermède sur la célèbre musique de Grieg (*Peer Gynt*) qui va s'accélération, la caméra suit le rythme des pas des passantes, c'est la multiplicité autant que la vitalité d'un peuple qui sont évoquées. Salle vide au départ, salle vide à la fin, le cinéma reste séparé du peuple et de sa dynamique. Que le film se termine sur un opéra d'enfants terriblement idéologique montre le gouffre existant entre le pouvoir et cette vie, les frustrations et les désirs. En partant de la question du cinéma tout en se laissant son film se faire par ses interlocuteurs, Lamine Ammar-Khodja réalise un film éminemment politique.

5ème édition du Festival des Nouveaux Cinémas Documentaires,
A>F<R>O>T<O<P>I<A, 10 -26 novembre 2015, Paris, Les Lilas, Porto Novo et
Lomé, [site de Belleville en vue](#)

À Alger, Lamine Ammar-Khodja aborde les individus gravitant autour de la *Sierra Maestra*, la salle de cinéma emblématique mais désertée de la ville. Sans jugement, il leur donne la parole et ces derniers parlent au jeune réalisateur. De cinéma évidemment. Le cinéma est source de rêve, d'imaginaire et d'inspiration qui nourrissent les réflexions spontanées des différents protagonistes. Mais *Bla Cinema* (en français, "sans cinéma") dépasse largement le sujet du cinéma.

En effet, parler de films est un prétexte. De ces confessions improvisées, se devine une réalité algérienne. Dans *Bla Cinema*, l'expérience cinématographique s'apparente à une expérience de vie dont les différents protagonistes sont parties prenantes. En évoquant leur rapport au cinéma, ces individus parlent d'eux-mêmes. Rêveurs ou désabusés, ces hommes et femmes de tous âges sont les acteurs au travers desquels le réalisateur raconte une partie de la société algérienne.

Ainsi, le dispositif technique est ici un élément à part entière du récit et de l'image cinématographique. Ce dispositif relie le réalisateur à une réalité dont il tente de rendre compte. En plus de dépeindre le portrait sensible et intime d'un quartier d'Alger, *Bla Cinema* est une réflexion sur l'art cinématographique. Le cinéma désigne, d'une part, les images qui émergent des films et qui nourrissent les rêves et les réflexions des différents protagonistes. Mais ici, le cinéma est aussi la construction d'un objet à laquelle le spectateur assiste. *Bla Cinema* confond spectateur et acteur, et brise la barrière de l'écran pour faire du cinéma un art appartenant à tout un chacun.

Et faire parler de cinéma sur une placette du quartier Meissonnier à Alger, en face du cinéma Sierra Maestra, récemment rénové et dont la façade en verre ressemble plus à celle d'un concessionnaire auto qu'à un lieu dédié au 7^e art, tel est le dispositif mis en place par **Lamine Ammar-Khodja** dans *Bla Cinema*. Il parle avec les passants ou les habitués de la place, de cinéma certes, des films turcs qu'on se plaît à regarder, de *La Bataille d'Alger*, des films qu'on voit plus chez soi que dans des salles destinées à devenir des centres culturels. Mais aussi, et surtout, de la difficulté à vivre dans ce quartier dont seul le cinéma a été réhabilité. Beaucoup d'hommes parlent à Lamine -le Confident-, qui a su peu à peu gagner leur confiance, même s'il ne semble pas d'ici et que sa caméra -woman- a le «look Arte». Les femmes, plus difficiles à approcher, sont des passantes qu'il filme en accéléré dont les paroles, qu'il n'a pu capter, deviennent musique. Et puis, il y a la grâce de cette jeune fille de 18 ans, qui n'a plus de maison, qui a dû renoncer à ses études et qui n'a plus rien que ces jours vides, interminables. «*Avec une maison, je pourrais rêver*, confie-t-elle doucement. *Les minutes de ma montre se sont alourdies.*» Ce jeune cinéaste algérien a voulu donner le temps de la parole à ceux qui ne l'ont pas, et construire un visage de la ville comme une mosaïque. C'est réussi, plein d'humanité et de violence contenue à la fois.

ELISE PADOVANI ET ANNIE GAVA

Février 2015

Les *Rencontres Cinéma de Manosque* se sont déroulées du 3 au 8 février